

Le gouvernement ne peut vivre que s'il a l'appui fidèle de tous les groupes, exception faite des communistes, des socialistes, des radicaux-socialistes (du moins en grande partie) et probablement des socialistes indépendants. Cependant, quelle extraordinaire représentation des groupes à la collaboration desquels on fait appel ! De beaucoup le plus important est celui de l'Union républicaine démocratique (groupe Marin), qui a 103 membres : on ne lui accorde qu'un portefeuille (commerce à M. Bonnefous) et un sous-secrétariat d'Etat (travail à M. Oberkirch, qui, d'ailleurs, est surtout désigné comme Alsacien). Le fait seul qu'il constitue l'aile droite de la coalition lui vaut cette défaveur. Par contre, la minuscule fraction des républicains socialistes (18 membres en tout) décroche cinq portefeuilles détenus par MM. Briand (affaires étrangères), Painlevé (guerre), Pierre Forgeot (travaux publics), Jean Hennessy (agriculture), Antériou (pensions). On peut tirer au choix deux conclusions de cette constatation, à savoir que, de par un article non écrit de la Constitution, un député inscrit à l'extrême-gauche vaut vingt fois plus qu'un député qui a le malheur d'appartenir au centre droit ou que les classifications parlementaires n'ont aucune signification.

Les groupes du centre gauche, sans être aussi favorisés que les bienheureux républicains socialistes, ne sont pas mal traités. Les républicains de gauche (63 membres) ont deux ministres : MM. Tardieu (intérieur) et Leygues (marine). L'Action démocratique et sociale (28) a un ministre, M. Maginot (colonies) et un sous-secrétariat d'Etat, M. François-Poncet (enseignement technique et Beaux-Arts). Les indépendants de gauche (15) ont un sous-secrétariat d'Etat, M. Henry Paté (éducation physique). La gauche radicale (53) a deux ministres, MM. Loucheur (travail) et Laurent Eynac (air) et un sous-secrétariat d'Etat, M. Germain-Martin (P. T. T.). La plus grande fantaisie semble donc avoir présidé à cette distribution. Mais la vérité est que, pour compter sérieusement à l'heure actuelle, il faut appartenir à une organisation dont le titre contient le mot « socialiste ».

Certains choix ont été déterminés par des considérations particulières. Par exemple, si M. Jean Hennessy, dont la nomination rend une ambassade vacante, a été appelé, cela s'explique par le fait qu'il possède des intérêts dans certains organes radicaux-socialistes et exerce de ce fait une influence sur eux. Il s'agit notamment du *Quotidien* et de l'*Oeuvre*, qui, on n'a pas manqué de le remarquer, ont adopté ce matin à l'égard du cabinet une attitude qui est plutôt d'expectative que d'opposition. M. Antériou doit, d'autre part, son honneur au fait qu'il fut naguère un des plus fougueux cartellistes. Quant à un autre nouveau, M. Pierre Forgeot, c'est un virtuose et presque un acrobate de la tribune... On l'a entendu jadis, à quelques mois d'intervalle, défendre avec le même art, la même passion et la même richesse d'argumentation deux thèses contradictoires sur le paiement des réparations.

Quoi qu'il en soit, il n'y a qu'à attendre à l'œuvre, suivant la formule banale, ce ministère du 11 novembre. Les combinaisons les plus paradoxalement faites ne sont pas toujours celles qui réussissent le moins bien. Mais plus que jamais je me refuse à me risquer cette fois à un pronostic, non pas en ce qui concerne le succès immédiat, mais pour l'an prochain.

P. B.

*Notre administration prie instamment les abonnés dont l'abonnement expire le*

**15 novembre**

*de le renouveler le plus tôt possible, afin d'éviter un retard dans la réception de leur journal. (Chèque postal 1682.)*

FEUILLETON DU JOURNAL DE GENEVE\*

## L'OURS POLAIRE

PAR

8

H. PONTOPPIDAN

*Nouvelle traduite du danois par Mme RENÉGUY*

Souvent, à cette époque, il se prenait à penser à son grand-père maternel qu'il n'avait jamais vu, mais dont il avait entendu parler maintes fois dans sa petite enfance par une vieille servante qui racontait sur lui des histoires terrifiantes... Il se le représentait alors comme une espèce d'homme sauvage, extraordinaire, vivant au fond des grandes forêts du Rold, près du village natal. Ce grand-père devait avoir un taille de géant, une grande barbe rouge, hérissée et, si sa mère n'avait jamais parlé de lui, c'est sans doute parce qu'il avait fait le malheur de sa famille... en concluait Thorhild.

Une seule fois, pourtant, elle avait prononcé son nom ; le gamin avait été particulièrement intraitable ce jour-là ; alors elle avait dit que Thorhild ressemblait à son grand-père. Maintenant encore, il se souvenait de l'impression affreuse qu'il avait ressentie à cette minute.

Thorhild leva la tête. Il avait entendu un bruit de voix et, sur le sentier grimpant à sa

## Pourquoi l'on n'aime pas ma musique

### Une interview d'Igor Stravinsky

On m'a souvent accusé d'ignorer sciemment les vieux compositeurs. On est allé jusqu'à dire que leurs œuvres ne signifiaient rien pour moi. Est-il besoin de dire que ce n'est pas vrai ? Avant de discuter les anciens maîtres, on se doit de les connaître. Or, je connais assez bien leur musique. J'appartiens à une famille de musiciens. Mon père était un chanteur du rang d'un Chaliapine, mais il a peu voyagé et son nom n'a guère franchi les bornes de la Russie. J'ai passé mon enfance sur la scène de l'Opéra, où prit naissance mon amour de la musique. Je ne retirai pas grand profit de la carrière de mon père comme chanteur. Sachant les difficultés d'une vie d'artiste, il voulut m'en épargner les déboires. Ni mes performances au piano, ni mes essais de composition ne le convainquirent de mes aptitudes à gagner notre pain par la musique. Et il m'envoya à l'étranger étudier le droit.

Je passai mes examens et pris mes grades. Mais, tandis que je suivais les cours d'une université provinciale allemande, muni d'une lettre d'introduction de mon père, j'allai voir Rimsky-Korsakoff. Il connaît très bien mon père, qui avait souvent chanté dans ses opéras, et il m'avait vu déjà dans les coulisses, mais sans prêter grande attention au gosse que j'étais alors. Durant notre entretien, il examina attentivement les compositions que j'avais apportées, et il me conseilla de continuer l'étude de la musique et de la composition — mais en dehors du Conservatoire, qu'il estimait un peu trop vieux jeu. Ainsi Rimsky-Korsakoff devint mon éducateur.

J'avais dix ans lorsque j'écrivis ma première composition. Elle s'appelait *le Jeune faune et la bergère*. Dès mes débuts, je fis sensation, mais une sensation qui n'avait rien d'agréable. Lorsque je fus à l'étranger, on essaya de me faire rentrer en Russie, expérience qui arriva souvent à ceux qui semblent dépasser les frontières de leur propre pays. Des rivaux essaient de les classer comme « étrangers ». Je ne me considère pas comme spécialement Russe. Je suis cosmopolite, bien que, naturellement, je doive quelques-unes de mes qualités à ma nationalité russe même. J'aime la musique, comme tous les Russes l'aiment. Il y a deux nations réellement musiciennes : les Slaves et les Italiens. La culture musicale est grande en Allemagne, et elle progresse en Amérique, — mais le talent musical et l'amour de la musique sont innés chez les Slaves.

A quoi sert de dire que je ne me soucie pas des vieux maîtres ? J'aime toute la bonne musique aussi bien l'ancienne que la nouvelle, quoique j'aie, comme chacun, mes préférences. Ainsi, j'aime Weber et les compositeurs viennois, Mozart et Schubert. Il faut distinguer entre les styles ! Mais c'est là un principe qui dépasse le jugement de ceux qui confondent Mozart et Beethoven, — deux compositeurs que ces experts étaillent simplement « classiques ». Très peu connaissent leurs œuvres. On cite leurs noms comme des numéros de téléphone. Ils ne voient pas, ces « experts », qu'il existe un grande différence non seulement entre les styles des compositeurs, mais aussi entre les époques de leur vie. Les dernières œuvres de Beethoven sont absolument différentes des œuvres de sa jeunesse. Je n'aime pas telles compositions de Beethoven autant que celles des Viennois nommés plus haut. Dire qu'on n'aime pas telle ou telle œuvre d'un grand compositeur ne signifie point que toute la musique ancienne vous déplaît.

Les critiques ne doivent pas attendre de notre génération qu'elle use du même langage que nos grands-pères. Les méthodes d'expression sont, aujourd'hui, différentes. Nous avons l'habileté moins longue. Nous vivons en des temps de grand progrès scientifique. Nous vivons plus vite. La télégraphie sans fil, l'aviation, le cinéma et des formes d'art nouvelles influencent toutes nos manières de penser et de nous exprimer. Nous parlons d'une manière concise. Nous avons remisé les formes d'expression démodées aussi bien en art qu'en musique ou dans la vie générale. Ceux qui n'entendent pas cette nouvelle forme d'art, ce nouveau langage, peuvent s'intituler champions de principes éternels, ils nous combattent au nom de la perfection classique et demandent la restauration des vieilles formes d'expression. Mais parler le langage d'une génération passée n'est pas créer. Les vieux compositeurs avaient quelque chose à dire, mais non les champions du « bon vieux temps ». Ce qu'ils veulent, ce n'est point l'art, c'est la routine.

On me dit souvent que la musique moderne

n'est pas mélodieuse et qu'il ne saurait y avoir de musique réelle sans mélodie. Quelle sottise ! La mélodie existe dans ces compositions. Le genre est autre, voilà tout. Qu'ils le comprennent ou non, ce que mes critiques veulent c'est la *vieille* mélodie, qu'ils jugent la seule possible. Tous les grands compositeurs ont entendu ces critiques-là de la génération précédente.

Les artistes qui se trouvent être en avance sur leur époque sont rarement acceptés par elle : c'est peut-être naturel. On ne peut réaliser la hauteur d'une montagne lorsqu'en est trop près ; mais la montagne n'en est pas moins une montagne, et chacun, éventuellement, la reconnaîtra pour telle.

A prendre tous les pays ensemble, je pense que le 90 % du public n'aime pas ma musique, en sorte que mes défenseurs se montent à peine au 10 %. Il me serait difficile de dire lesquels, de mes amis ou de mes adversaires, m'ont fait le plus de mal. Que quelqu'un écrive du nouveau, vite des pirates tentent de se l'approprier, tandis que des amis ou des imitateurs y mettent de l'eau pour le rendre plus « clair » et facile à comprendre. Comme de juste les gens l'accueillent plus aisément sous sa forme diluée ; mais lorsque, buvant de l'eau, ils n'y découvrent pas le goût du vin, ils sont déçus, et, au lieu de blâmer ceux qui mettent de l'eau dans le vin, ils s'empressent de trouver en défaut la qualité même du vin.

La plus grande partie de la critique dirigée contre moi vient d'Angleterre. Je me demande pourquoi ! Lorsque certaines de mes compositions furent répandues là-bas et que je fus invité à diriger l'orchestre, les musiciens anglais les interprétèrent de la façon la plus compréhensive. Il me semble, dès lors, que ma musique n'est point tout à fait étrangère au tempérament britannique.

Que de fois on m'a dit que la géométrie apparaissait trop dans ma musique ! Ordre et géométrie ! Mais l'essence de l'art, le propre d'une œuvre créatrice, n'est-il pas de donner une forme définie à ce qui auparavant était sans forme ? Une œuvre musicale doit avoir une valeur musicale. C'est chose ardue de décrire avec des mots l'essence de la musique ; mais on peut la démontrer en comparant une substance musicale réelle avec des lieux communs, nombreux, par exemple, dans Wagner, qui souvent essaya d'illustrer le texte ou l'action au moyen de la musique. Le travail du compositeur n'est pas d'illustrer ou de souligner, mais d'écrire de la musique.

Il n'est presque point de genre musical qui n'ait besoin de réforme ; tel l'opéra, où Wagner fut roi tant d'années. Aujourd'hui, la musique de Wagner et ses « drames lyriques » ne sont acceptés que par cette partie du public qui « découvre » un genre musical après plusieurs générations. Nous ne croyons plus aux créations de Wagner. Nous leur préférerons même la sincérité toute simple de l'école italienne. J'ai fait une expérience dans l'opéra avec *Oedipe*, écrit en collaboration avec le jeune poète français Cocteau. Je crois que toute la matière antique est bonne, mais il faut la traiter d'une manière nouvelle.

Le jazz, tant critiqué par les partisans de la musique « sérieuse », a une importance proprement considérable. Je l'ai dépassé dans mes premières œuvres, avant que personne en Europe eût entendu parler du jazz. Maintenant, toutefois, je pense qu'il a donné tout ce qu'il pouvait, au moins sous sa forme actuelle.

Je crois fermement qu'une nouvelle culture musicale se développe en Amérique. L'Amérique est assez riche pour cela. Je ne veux pas dire que seuls les artistes bien payés soient à même de créer, mais qu'un pays riche peut encourager les arts et prodiguer de l'argent pour des plaisirs intellectuels. Ce fut le cas pendant la Renaissance, où des personnes riches, qui avaient à conserver leur position, estimait nécessaire de passer de l'art. Quand l'art devient une nécessité, des gens sont disposés à le bien rémunérer ; la compétition commence, et le mérite est reconnu.

J'ai peu parlé de ma musique. Je n'aime pas à discuter mes contemporains, et parler de ma musique propre m'est plus difficile que de l'écrire. Il y a tant de choses qu'on veut mettre dans son œuvre ! Toute nouvelle œuvre incarne quelques intentions nouvelles, et chaque jour, chaque mois, chaque année a son histoire. Comment les rappeler toutes, et résumer ce qui exigea toute une époque pour être créé ?

Le compositeur écrit des choses qui peuvent à peine expliquer. Il ne peut que les présenter. L'art est pour une très grande part une affaire d'intuition. L'intuition de l'artiste exprime des choses que les gens ordinaires ne comprennent point au moment de leur apparition. L'art est une anticipation de l'avenir. C'est pourquoi je laisserai mes œuvres parler pour elles-mêmes, et quelque jour le monde les comprendra<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Copyright London General Press.

Lui et les siens devaient partir en même temps que deux autres familles avec lesquelles ils avaient hiverné en commun. Ils attendaient que les chiens eussent reçu leur pitance pour se mettre en route et traverser le col avant le soir.

Thorhild, qui connaissait à peine le langage des indigènes, écoutait le vieux d'une oreille distraite, mais, par contre, regardait avec attention sa fille.

Celle-ci s'était assise sur un bloc de rocher à quelques pas des deux hommes et de là lançait des coups d'œil furtifs sur ce pasteur étrangement timide et silencieux et dont personne ne comprenait le vrai caractère.

Lorsque leurs regards se rencontraient par hasard, tous deux rougissaient en détournant les yeux.

Rébecca était une jeune fille de dix-huit ans, petite et rondelette avec un teint plus clair que celui de son père et de petits yeux obliques particulièrement animés. Elle portait des vêtements de peau teinte en rouge, qui enserraient son corps ramassé, robuste. Ses cheveux lisses, d'un noir bleu, étaient rassemblés en un haut chignon entouré d'une bandelette en cuir bigarré ; à ses pieds, des « kamiks » tout neufs s'ornaient de dessins blancs et elle essayait ostensiblement d'attirer sur eux l'attention du pasteur.

Ephraïm finit pourtant par se lever, puis par prendre congé. Thorhild leur tendit la main à tous deux, mais d'une façon si hésitante, si distraite et si troublée que le père et la fille se regardèrent étonnés.

Ses visiteurs partis, Thorhild resta encore debout sur sa porte à les suivre des yeux pendant leur descente sautillante sur les pierres du sentier.

Au premier coude, Rébecca tourna la tête

## LA SITUATION

La déclaration du cinquième cabinet Poincaré sera, assure-t-on, très brève et reprendra dans ses grandes lignes le programme du gouvernement précédent. C'est à tous les républicains, sans pensée agressive à l'égard de quiconque, que le gouvernement entend faire appel pour continuer l'œuvre entreprise. Tous les ministres seraient unanimes à penser que les articles 70 et 71 de la loi de finance doivent faire l'objet d'un ample débat ; ils accepteraient la disjonction desdits articles, qui seraient repris à propos des crédits supplémentaires. D'une façon générale, le nouveau cabinet est bien accueilli, car on pouvait redouter le pire. L'opinion publique désire que M. Poincaré reste président du conseil et dans les milieux parlementaires on ne doute pas qu'il n'obtienne une majorité honorable.

— Les Etats-Unis, sous la présidence de M. Hoover comme sous celle de M. Coolidge, entendent toujours avoir une flotte de guerre (grosses, moyennes et petites unités) qui ne le cède à aucune autre marine du monde ; ils veulent exécuter entièrement le programme approuvé par la Chambre des députés, qui nécessitera une dépense de 74 millions de dollars. Quinze nouveaux croiseurs et un navire porte-avions seraient construits en trois ans.

D'autre part, à en croire certains journaux américains, M. Hoover, aussitôt qu'il sera président, compte convoquer une nouvelle conférence pour la limitation des armements de terre et de mer, à moins qu'un gouvernement ne le devance.

## GRANDE-BRETAGNE

### Vers un « modus vivendi » satisfaisant avec la Chine

Londres, 13 novembre.

\* Le *Morning Post* constate que les négociations anglo-chinoises que poursuit à Nankin le consul général anglais en vue d'arriver à l'établissement d'un *modus vivendi* sur la question des tabacs et la conclusion d'un traité de commerce font des progrès satisfaisants et qu'il se pourrait qu'au 1<sup>er</sup> janvier 1929 la Chine puisse obtenir le droit à l'autonomie douanière.

## FRANCE

### Les dissensiments en Alsace

\* Le *Figaro* annonce que le Dr Pfleger, député du Haut-Rhin, vient de donner sa démission de membre de l'Union populaire dont il était l'un des fondateurs. Dans sa lettre de démissionnaire indique que l'attitude du parti dans le domaine national, religieux et social ne correspond plus au programme qui est le sien et qu'une mauvaise foi exorbitante de plus en plus répugnante s'étale dans le communiqué officiel remis à la presse à l'issue de la dernière séance du comité directeur.

## YUGOSLAVIE

### A la recherche d'une formule d'accord

Belgrade, 13 novembre.

Au cours de son interview M. Savitch, l'économiste qui joue le rôle d'intermédiaire entre Zagreb et Belgrade, a dit encore :

Le gouvernement électoral devra être, de l'avis de la majorité du gouvernement actuel, un gouvernement de concentration auquel participerait la coalition paysanne-démocrate. L'idée d'un gouvernement neutre, préconisée par la coalition de Zagreb, ne doit pas être retenue, pour la raison qu'elle ne donne pas les garanties que la nouvelle Skouptchina pourra effectuer les missions qui lui seraient confiées.

Si l'accord ne pouvait pas être obtenu sur la base de la Constitution en vigueur, la coalition gou-

pour regarder Thorhild et elle renouvela son geste à chaque coude du chemin afin de voir s'il était toujours là.

Le cœur de Thorhild se mit à battre ; le sang lui monta à la tête ; pendant quelques minutes il appuya sa main crispée au cadre de la porte, agité par une violente lutte intérieure.

Tout à coup, il avança de quelques pas et, mettant ses deux mains en porte-voix, il cria : « Ephraïm Ephraïm ! »

Là-bas, sur le sentier, les deux petits personnages se retournèrent, les yeux en l'air :

— Qu'y a-t-il ? Oui, oui, c'est bon, répondirent-ils.

Vers le soir, quand deux hommes du bateau sur lequel Thorhild devait s'embarquer vinrent prendre ses bagages, ils trouvèrent, à leur ébahissement, la maison sans personne, la porte fermée, les fenêtres clouées...